RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR LE Cen. DAUNOU,

PRÉSIDENT DE LA CONVENTION NATIONALE,

Dans la Séance du 23 Thermidor, jour anniversaire du 10 Août.

CITOYENS,

Les pays libres sont les seuls temples des véritables fêtes nationales. Sous le gouvernement que vous avez renversé dans la mémorable journée du 10 août; sous ce gouvernement, vil autant qu'absurde, où les jeux, comme les lois, établissaient le honteux système de la grandeur d'un seul et de la nullité de tous; où un peuple immense

THE NEWBERRY LIBRARY

ne semblait occupé que de la destinée de ses oppresseurs ; la joie aussi devait être esclave et hypocrite. Tandis que tous les cœurs nourrissaient la haine de la tyrannie, il fallait que vingt-cinq millions d'hommes, élevant les mains vers le ciel, s'entretinssent de leurs propres humiliations dans l'attitude de la reconnaissance. Les annales de tout un pays étaient effacées par l'histoire d'une famille ; et c'est là que la nation se voyait condamnée à chercher les causes de son allégresse et les époques annuelles de ses réjouissances publiques.

Citoyens, dans les états libres, les fêtes ne célebrent et ne consacrent que les immortels événemens de la famille nationale. En même temps qu'elles reproduisent aux yeux du peuple les monumens et les titres de sa puissance, on peut dire encore qu'elles recommencent en quelque sorte sa gloire, ses succès et ses triomphes ; car elles excitent aux grandes actions, en faisant revivre les grands souvenirs ; et si elles sont, parmi les institutions morales, ce qu'il y a de plus doux et de plus noble, elles sont aussi ce qu'il y a de plus utile ; puisqu'elles recommandent fortement aux hommes la volonté de tout ce qui est sage, et l'amour de tout ce qui est bien.

Telle est sur-tout, citoyens, la solennité républicaine que vous célébrez aujourd'hui. Le canon du 14 juillet avait éveillé la liberté française, les foudres du 10 août ont abattu tous les pouvoirs

rivaux de la souveraineté nationale, toutes les hauteurs qui contristaient l'égalité naissante. On vit l'édifice antique d'une vaste monarchie s'écrouler en quelques heures ; le préjugé de la solidité des vieux trônes fut confondu et dissipé en un seul jour ; les vainqueurs de la royauté s'étonnerent eux-mêmes de la facilité de leur triomphe, et le secret de la faiblesse des tyrans fut révélé à tous les peuples.

Avec ce trône appuyé sur quatorze siecles d'oppression, d'ignorance et d'erreurs, le 10 août a vu tomber ce code de 1791, cet ouvrage commencé par le patriotisme au sein de toutes les lumieres, achevé par les factions au sein de toutes les intrigues ; cette constitution monarchique dont tous les partis avaient conspiré à organiser la faiblesse, pour y déposer le germe des nouvelles explosions dont ils nourrissaient l'espoir. Ainsi le même jour qui épouvantait les rois par le spectacle de la puissance des nations, donnait aussi une leçon sévere aux legislateurs en manifestant, par un grand exemple, la périlleuse instabilité de ces transactions mensongeres entre la liberté et la tyrannie. L'esprit de factions n'a jamais placé dans les constitutions des peuples que des élémens discordans et destructeurs. L'intérêt général doit présider seul aux combinaisons politiques ; les conceptions de l'intérêt particulier sont étroites, éphémeres et chancelantes comme lui.

Pour préparer la chûte du trône, on s'était beaucoup trop élancé au-delà des limites de la liberté; on avait beaucoup trop ébranlé les rigoureux principes qui seuls peuvent maintenir, dans un grand état, le respect dû aux lois publiques et l'empire des vertus sociales. La sauvage anarchie ne tarda point d'associer ses fureurs aux mouvemens généreux du patriotisme : un vil essaim de brigands vint se mêler parmi les conquérans de la République, et les empêcha long-temps d'en devenir en effet les fondateurs. Aussi, lorsqu'en se reportant à l'époque du 10 août, on suit durant trois années le fil des destinées de la patrie, on croit parcourir à la fois deux carrieres, l'une de forfaits, de servitude et d'opprobre; l'autre de vertus, de bonheur et de triomphes. Dévorés au-dedans par le plus sanguinaire et le plus dégoûtant despotisme; au dehors, vous étonniez l'Europe et vous écrasiez ses armées. Comme si le sort de la France eût été d'éprouver en même temps l'influence de ces deux principes inventés par des sectes religieuses, tandis que le génie du crime démoralisait les ames, creusait les tombeaux, y entassait une génération vivante, éteignait dans des flots de sang les talens et les vertus; le génie de la liberté et de la victoire répandait sur tous les points de nos frontieres des bataillons de héros, repoussait les soldats des rois jusqu'aux pieds des trônes ébranlés, et cachait en quelque sorte derriere

un voile de gloire, les calamités intérieures de la patrie.

Les armées françaises n'ont pas seulement triomphé des rois ; il est permis de dire encore qu'elles ont vaincu les factions intérieures, par cela seul qu'elles ont évité la honte d'en servir aucune ; et qu'étrangeres à toutes les discordes comme à toutes les trahisons, elles n'ont connu d'autre intérêt que celui de la République, d'autre chemin que celui de la victoire. C'est leur patriotisme inflexible qui a réduit à une égale impuissance et cette ligue des rois de l'Europe, et cet affreux concours de tant de forfaits au sein de la France : les conspirateurs ont passé, les trophées et la liberté demeurent. Citoyens, il devait être rendu, dans cette fête, ce solennel et juste hommage au magnanime dévouement de nos défenseurs. On ne peut pas célébrer la chûte de la royauté, sans penser à ceux qui ont foudroyé les phalanges armées pour la rétablir ; et la journée du 10 août est trop embellie, trop consolidée par celles de Gemmappe, de Fleurus et de Quiberon, pour qu'il soit permis d'en séparer les souvenirs.

C'est un instructif et imposant spectacle que celui de la France éprouvée depuis 1792 par tous les genres de périls et de calamités. Les rois conjurés contre elle ; ses propres enfans déchirant ses entrailles ; les fureurs incendiaires de tous les fanatismes politiques et religieux : le massacre des

peres de la liberté ; les triomphes de ses plus insolens ennemis, tous les vices déïfiés, toutes les vertus outragées ; la trahison préparant aux puissances étrangeres les seuls avantages qu'il leur soit donné de remporter sur des Français : la malveillance et le brigandage organisant la famine, creusant le gouffre où la fortune publique a manqué de s'abîmer : voilà sur quel volcan la République a traversé ces trois années, où semblent se presser les événemens, les révolutions, l'expérience et la gloire de trois siecles.

A ce tableau trop fidele de nos dangers et de nos malheurs, vous pouvez, citoyens, opposer avec orgueil celui que la France présente aujourd'hui à l'univers. La guerre abrégée, et presque finie par la victoire ; les rois renonçant à l'espoir de nous vaincre, et s'unissant à nous par des traités solennels ; la fraternité et la saine politique concourant à resserrer des nœuds rompus par la haine et par les préjugés ; cette France naguere isolée dans l'Europe, en rattachant déjà la moitié à son alliance et à sa gloire ; la Prusse, la Hollande, l'Espagne, la Toscane ramenées aux conseils de leur véritable intérêt, et se replaçant avec nous dans la balance de l'équilibre européen ; le peuple anglais s'irritant déjà de ces perfidies de cour dont il semble être l'instrument, lorsqu'il n'en est que la victime ; le gouvernement britannique effrayé à son tour de son isolement soudain, et réduit à

voir, du haut de ses flottes impuissantes, l'échafaud de ses complices qu'il a trahis : et dans l'intérieur de la République, la sagesse nationale abolissant de toutes parts jusqu'aux moindres vestiges de ce regne de terreur dont la seule exécration doit vivre à jamais dans nos ames ; l'humanité parcourant ce vaste pays pour y effacer, par des consolations et par des bienfaits, les dernieres traces du crime et du sang ; l'équité déchirant du code de nos lois les pages horribles que des monstres y avaient gravées ; le courage républicain comprimant, dans les journées de germinal et de prairial, les efforts de la sédition renaissante, écrasant les téméraires promoteurs de l'anarchie, sous le poids de leurs nouveaux attentats : voilà ce que nous pourrons montrer d'une main au peuple français, en lui offrant de l'autre une constitution appelée avec impatience par les vœux et par les besoins de la nation, et dans laquelle chaque législateur aura déposé le tribut de son patriotisme, de son expérience et de ses lumieres.

Oui, citoyens, c'est aujourd'hui pour la premiere fois que nous pouvons célébrer véritablement l'anniversaire de la République. Nous n'avons assisté en 1793 qu'à une fête funéraire, où la liberté en deuil pleurait à l'avance ses plus fideles, ses plus éloquens défenseurs, prêts à succomber sous le fer des assassins. Cette solennité ressemblait à celle de la royauté ; c'étaient des

tyrans aussi qui en avaient ordonné les apprêts. En vain ils y proclamerent ce simulacre de constitution qu'ils venaient d'imposer à la France, et qu'ils avaient destiné à servir un instant de voile à leurs forfaits : en vain, ils étalerent avec un faste perfide les monumens de leurs plus affreux triomphes : le silence de l'effroi interrompait leurs chants funestes, le pressentiment des malheurs publics oppressait toutes les ames, et si l'impatiente activité du crime se manifestait sur quelques fronts, la morne expression du désespoir apparaissait sur tous les autres. Ce n'était point là, citoyens, la fête de l'affranchissement du peuple, c'était le prélude de son nouvel esclavage et l'inauguration de la terreur.

Au 10 août de l'année derniere, vous aviez foudroyé déjà le chef de la tyrannie décemvirale, mais vous étiez encore environnés de la plupart de ses complices, et la vertu ne pouvait pas se réjouir en présence de tous les crimes. La dictature n'était plus, mais vous n'aviez pas eu le temps de ruiner les nombreux appuis de son farouche systême, et au milieu des institutions encore subsistantes de la terreur et de l'anarchie, quand les cachots commençaient à peine à s'entr'ouvrir pour laisser échapper tant de victimes, quand une société délirante travaillait sous vos yeux à réorganiser sa domination désastreuse, il ne vous était pas permis de donner à la nation le signal de l'allégresse,

et vous n'auriez pu célébrer que la fête de vos espérances. Les vainqueurs de la royauté avaient successivement renversé ses divers soutiens avant de l'atteindre elle-même. Vous, représentans du peuple, vous avez, au 9 thermidor, attaqué un tyran dont rien n'avait préparé la chûte; vous l'avez abattu au sein de ses courtisans, de ses satellites, de tous les instrumens de son épouvantable empire; et cette circonstance qui couvre de tant de splendeur votre dévouement et votre victoire, ne vous permettait pas d'en recueillir aussi-tôt les fruits; et vous plaçait dans la nécessité de consommer par les travaux, les périls et la prudence d'une année, le triomphe d'un jour immortel.

Aujourd'hui, citoyens, vous avez à bénir le ciel de l'affranchissement du peuple français, de son salut, de ses trophées et de ses alliances. C'est la fête des vainqueurs du 14 juillet et du 10 août, des triomphateurs du 9 thermidor et des victimes du 31 mai: tous ont vaincu ou succombé avec un égal honneur pour la défense des mêmes droits; ils confondront à jamais leurs vœux, leurs intérêts et leur gloire; ils le jurent à la patrie dans cette auguste solennité qu'il leur est donné de célébrer avec les représentans des républiques des deux mondes, avec les illustres envoyés de ces nations florissantes et fideles, que d'inviolables traités ont associées à la France libre et victorieuse. Puisse-t-elle, citoyens, cette fête de la liberté,

être aussi le prélude de la pacification générale de l'Europe, et de la concorde de tous les Français ! Que les flambeaux de la vengeance viennent s'y éteindre ; et que l'impartiale équité, poursuivant le crime et pardonnant à l'erreur, enchaîne à jamais les passions farouches que l'on voit mugir autour d'elle pour éterniser les révolutions, et pour retrouver la royauté au sein des discordes. Citoyens, la premiere pierre de l'autel de la clémence doit être posée en ce jour ; et ce n'est pas le seul serment d'être justes, c'est encore celui d'être humains et freres, que nous devons prononcer aujourd'hui, dans ce palais qui a vu s'écrouler le trône de soixante rois, qui a vu depuis tomber de cette tribune un monstre plus horrible qu'eux, et qui ne verra désormais d'autre toute-puissance que celle de la vertu, d'autre sceptre que celui des lois.

DÉCRET.

LA CONVENTION NATIONALE DÉCRETE que le discours prononcé par son président, à la séance de ce jour 23 thermidor, 10 août 1795 (*vieux style*), sera imprimé, envoyé aux armées et aux départemens.

Visé par le représentant du peuple, inspecteur aux procès-verbaux. Signé LEHAULT.

Collationné à l'original, par nous président et secrétaires de la Convention nationale. A Paris, le 24

thermidor, an troisieme de la République française, une et indivisible. *Signé* DAUNOU, *président*; LAURENCEOT, DENTZEL, *secrétaires*.

Certifié conforme :

Les membres de l'Agence de l'envoi des Lois ;
Signé CHAUBE, DUMONT.

Certifié conforme à l'exemplaire envoyé par l'agence de l'envoi des lois, aux administrateurs du district de

A *le* *an trois républicain.*

A MACON, de l'Imprimerie de P. M. SAPHOUX.

151

Case

FRC

16966